



Littérature

« Le métissage est l'histoire du monde »

Le Mozambicain Mia Couto et l'Angolais José Eduardo Agualusa figurent parmi les écrivains les plus reconnus du monde lusophone. Tous deux auteurs africains d'origine européenne, ils semblent parfaitement à l'aise entre ces deux cultures. Rencontre.

Recueilli par Agnès Noël

« Qu'il s'agisse d'un métissage ethnique ou religieux, nous sommes tous venus d'Afrique après tout. »

TC : Vous êtes tous les deux d'origine portugaise. Vous avez pourtant fait le choix de rester au Mozambique et en Angola après l'indépendance de ces deux pays. Pourquoi ?

Mia Couto : Ce n'était pas un choix. La vie avait déjà choisi pour moi quand, adolescent, j'ai décidé d'adhérer au mouvement pour l'indépendance, le Front de libération du Mozambique. Pendant toute mon enfance j'ai vécu dans une société coloniale. Il n'a pas été nécessaire que quelqu'un me fasse prendre conscience des injustices de ce système. J'ai donc débouché sur ma décision sans avoir à faire de grands choix.

José Eduardo Agualusa : En Angola, les gens ne sont pas exclusivement d'origine portugaise, ou africaine, il y a des habitants d'origine grecque et beaucoup de métis. Je m'identifie comme un Angolais de langue maternelle portugaise. Mais en appartenant à une minorité, on ressent le besoin de devenir plus visible. On a aussi besoin de réfléchir sur notre place dans cette société-là. Cette minorité est d'ailleurs relative : un tiers des Angolais parle le portugais. Le président de la république d'Angola se revendique aussi de langue maternelle portugaise.

Comment vit-on au quotidien le passé colonial quand on est un Africain d'origine européenne ?

MC : Étant fils de Portugais, je suis né privilégié, dans un système de hiérarchies raciales et sociales très structuré. Mais de l'autre côté de ma rue vivaient depuis toujours des Noirs, et mes camarades de jeux étaient des enfants

noirs, qui avaient leur propre langue, leurs propres histoires, leur propre imaginaire. Depuis tout petit je parlais cette autre langue-là, depuis tout petit je me répartissais entre deux univers, la rue et la maison. Les frontières de l'identité, au-dedans de moi, s'émeussaient.

JEA : Le présent est si intense en Angola que quelquefois nous préférons ne pas nous préoccuper du passé. Moi, au contraire, je m'en suis beaucoup préoccupé. Je pense qu'il est impossible de comprendre notre présent, notamment la guerre civile, sans comprendre ce passé. La guerre civile, angolaise (1975-1991) était moins un conflit entre l'Occident et le bloc socialiste (représenté par l'URSS via Cuba), qu'une opposition entre le monde européen urbain et le monde rural si important en Angola.

Dans *Le commencement d'un monde*, l'écrivain et journaliste français Jean-Claude Guillebaud explique que les diasporas et notamment les intellectuels bi-culturels construisent un nouveau monde, et qu'une modernité métisse, interculturelle est en train de naître. Êtes-vous d'accord avec lui ?

MC : Sans doute, mais le métissage n'est pas récent, c'est même l'histoire du monde. Tout le monde est métissé de quelque chose, qu'il s'agisse d'un métissage ethnique ou religieux. Nous sommes tous venus d'Afrique après tout... Le mot métissage est d'ailleurs un terme ambigu car il présuppose la préexistence de lignes pures. Or, il n'y a jamais de pureté dans ce domaine.

JEA : Dans le cadre portugais et français, le métissage est constant depuis toujours. Il n'est pas l'avenir mais la réalité présente ! L'Angola est déjà un ensemble complexe



José Eduardo
Agualusa

José Eduardo Agualusa

Ancien journaliste, il a écrit entre autres *La saison des fous* (Gallimard, 2003), *Le marchand de passé* (Métailié, 2006), *La guerre des anges* (Métailié, 2007), *Les femmes de mon père* (Métailié, 2009), et *Barroco tropical* (Métailié, 2011).

Mia Couto

Journaliste devenu biologiste, militant pour le Frelimo (Front de libération du Mozambique), il a écrit entre autres *Terre somnambule* (Albin Michel, 1994), *Les baleines de Quissico* (Albin Michel, 1996), *La véranda au frangipanier* (Albin Michel, 2000), *Le dernier vol du flamant* (Éditions Chandeigne, 2009) et *L'accordeur de silences* (Métailié, 2011). Dans ses œuvres, il mêle le portugais aux langues du Mozambique et à des mots de son cru pour créer un style unique, onirique et poétique.

Mia Couto



L'accordeur de silences et *Barroco tropical* ont été chroniqués dans TC n° 3457 (8 septembre 2011).

« Le plus difficile est la traduction de concepts existant dans une culture et pas dans une autre. »

d'ethnies et d'identités. Certaines de ces ethnies sont totalement mélangées à une population européenne. D'autres moins. C'est un pays composé d'identités diverses, tout comme la France, l'Allemagne ou l'Espagne. Il existe un groupe qui a une tradition de métissage très profonde et très ancienne tandis que d'autres non. Tous sont légitimes et tous sont Angolais.

vous abordez la question de l'identité dans tous vos livres. Pourquoi ?

MC : Dans mon cas, la question de l'identité est centrale. Même dans la vie quotidienne. Quand on demandait autrefois à quelqu'un « *qui es-tu ?* », la personne répondait « *je suis Mozambicain* » ou alors « *je suis un homme* », « *je suis une femme* », « *je suis monsieur ou madame untel* ». Alors que maintenant, on répond de plus en plus à la question en faisant référence à une des ethnies qui peuplent le Mozambique. Cette situation ne doit pas créer de malaise mais au contraire un bonheur que nous soyons une somme de toutes ces identités.

JEA : Après l'indépendance en 1975, le discours officiel en Angola était de dire qu'il existait seulement une nation. C'était un peu stupide car les ethnies sont une réalité. Le discours officiel nie les ethnies car les dirigeants angolais ont été éduqués dans des universités portugaises, dans un des rares pays au monde qui connaisse une unité depuis le Moyen Âge. C'est une posture idéologique qui a son intérêt mais qui ne résiste pas à la réalité.

Ce métissage que vous connaissez dans votre pays, comment le transposez-vous dans votre écriture ?

MC : Le portugais est une langue qui s'est laissée métisser depuis toujours, dont la force linguistique est de s'être constamment nourrie des autres langues. Non pas seulement de celles qui se sont installées sur le sol portugais, comme l'arabe par exemple mais aussi par les langues avec lesquelles les Portugais ont eu des contacts durant les 550 ans de colonisation. On oublie toujours en Europe que 550 ans de colonisation, cela fait des rapports constants avec l'Afrique, le Brésil, l'Inde, la Chine, l'Indonésie. Forcément la langue se transforme. La langue portugaise est une langue ouverte, qui accepte plein de choses. Le plus difficile, c'est la traduction de concepts qui existent dans une culture et pas dans une autre. Pour

traduire « nature », par exemple, dans les langues au Mozambique, ce n'est pas facile car le mot n'existe pas. La frontière entre nature et culture n'existe pas. Quand je voyage au Mozambique, je dois me présenter comme un biologiste qui travaille dans la nature. Il faut une demi-heure pour expliquer cela. Le président du Mozambique est allé dans le nord du pays et a présenté les ministres qui l'accompagnaient. Le traducteur ne savait pas comment expliquer la fonction du ministre de la Culture. Il a dit que c'était le ministre des Amusements puisqu'il n'y avait pas de concept de culture.

Autre élément récurrent dans vos livres, les femmes servent souvent de détonateur à l'intrigue.

JEA: Nous vivons dans des pays, aussi bien l'Angola que le Mozambique, où les femmes ont une très grande importance. Elles sont les piliers de la société. Nous avons même en Angola une tradition de femmes de pouvoir depuis la fameuse reine Nzingha qui est une figure historique. Il y a plus de femmes dans le gouvernement angolais que dans le gouvernement portugais.

MC: Les femmes sont très proches au niveau symbolique des sources de la vie. Parce qu'elles donnent la vie mais aussi parce qu'elles la fabriquent. Elles sont responsables de la confection de l'enfance. La raison pour laquelle je suis devenu écrivain est une raison féminine. Je faisais mes devoirs dans la cuisine. Il y avait toujours des tas de femmes qui passaient et qui racontaient des histoires, qui parlaient des autres. Chaque fois que j'écris je reviens vers ces années-là.



On trouve une autre constante plus étonnante dans vos livres, M. Agualusa: les nains et les albinos. Pourquoi ?

JEA: J'aime bien les gens qui sont en dehors de la société, qui sont marginalisés, persécutés par le pouvoir. Les albinos sont très souvent persécutés pour des raisons d'ordre magique dans les pays africains. Mon principal personnage dans *La guerre des anges* (Métailié, 2007) est un nain journaliste. Ce personnage m'a été inspiré par un homme que j'ai connu. Il était professeur de portugais et donnait ses cours dans un centre de mutilés de la guerre. Ses élèves étaient des ex-sapeurs, (ceux qui retirent les mines antipersonnel), qui avaient souvent perdu leur visage dans l'explosion des

mines (L'Angola est un des pays les plus minés au monde, NDLR). Cet homme m'a beaucoup impressionné. Ses élèves étaient des élèves idéaux parce qu'ils ne le voyaient pas et lui était trop petit pour voir la mutilation de leurs visages. En Angola, il y a beaucoup de mutilés de guerre. Ces gens-là sont les exclus des exclus. La plupart du temps, ils ne peuvent pas faire entendre leur voix. Un livre a aussi pour fonction de donner une voix à ces gens et d'essayer de créer un débat. Écrire est un exercice d'altérité. Celui qui lit peut se mettre dans la peau du personnage. J'espère que mes livres permettront aux puissants de se pencher sur le cas de ces personnes qui ont perdu dans cette guerre absurde leurs deux jambes, leurs yeux, leurs mains... ■

« Écrire pour que les puissants se penchent sur le cas de ceux qui ont perdu dans cette guerre absurde leurs deux jambes, leurs yeux, leurs mains. »